

LE COMMIS-VOYAGEUR IL Y A UN QUART DE SIECLE

Le voyageur de commerce, il y a vingt-cinq ans, était loin d'avoir le confort et le luxe dont jouissent ceux de nos jours. Voyez, en effet, sur notre gravure, ce malheureux condaisant un bon cheval canadien, au jarret solide, vigoureux comme un cheval normand, et qui marche résolument, les yeux fixés sur la route, pourtant si difficile à franchir !

Le chemin est couvert d'une épaisse couche de neige tombée ; la charge est lourde, mais le fidèle cheval canadien ne perd son chemin ni nuit ni jour, son instinct merveilleux lui en fait toujours retrouver la trace perdue sous l'épaisseur de la neige, et le guide n'a qu'à le laisser faire.

Pourtant, le voyage est bien dangereux, car si le cheval s'écartait un tant soit peu de son chemin, il enfoncerait aussitôt de dix pieds dans la neige ! Combien se sont perdus ainsi dans les montagnes du Saguenay, avant la construction du chemin de fer du Lac Saint-Jean ! Il fallait suivre la route des Caps allant à la Baie Saint-Paul et à Saint-Urbain, sur une longueur de soixante-six milles, dans des montagnes de 1,500 à 2,000 pieds de hauteur, par des chemins impossibles et constamment entourés de précipices !

PENDANT L'HIVER DE 1872

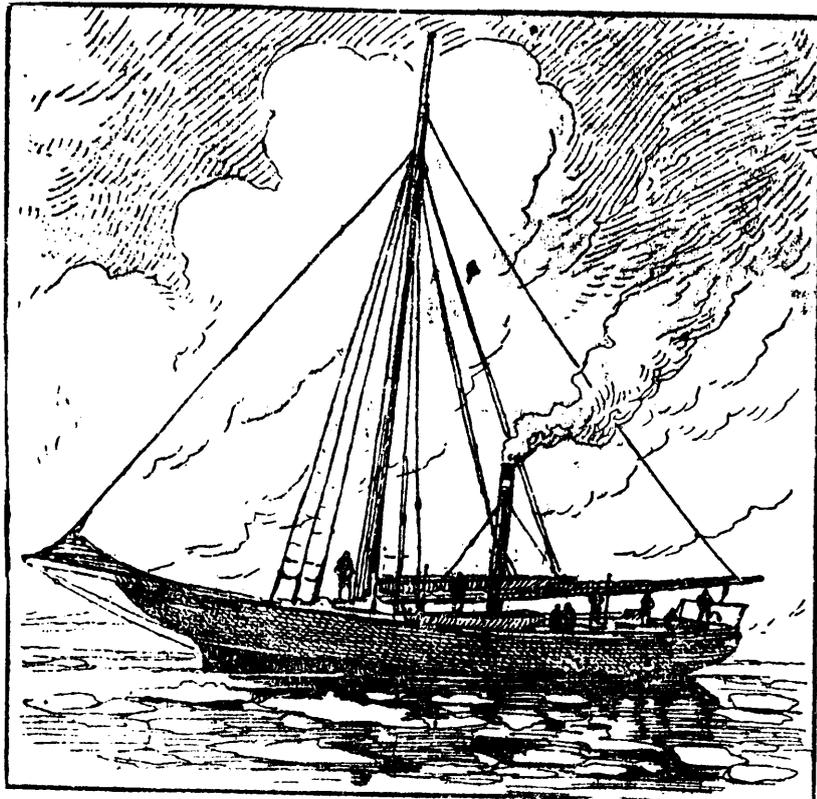
Le voyageur de commerce, représenté par notre gravure, était à la Baie Saint-Paul ; trois bordées de neige successives avaient bloqué ce chemin sur une hauteur de huit pieds. Depuis huit jours, les malles du Saguenay étaient interceptées, et grand nombre de gens se trouvaient pour ainsi dire prisonniers, dans les différents "camps" jalonnés le long de la route, à dix ou quinze milles de distance les uns des autres. Ces camps sont gardés par des gens du comté de Charlevoix et du Saguenay, et sont placés près du lac, qui abonde toujours en belle traite.

Quand on sut qu'il était impossible, avec de pareils chemins, de se rendre au Saguenay, plusieurs personnes vinrent trouver le commis-voyageur en question, M. C. N. R., représentant la maison P. Germain & Frères, de Québec, et lui demandèrent s'il n'y aurait pas moyen de continuer le voyage avec vingt-deux voitures, contenant environ cinquante voyageurs, tous cultivateurs, qui attendaient avec anxiété. M. C. N. R. télégraphia à son patron, qui, à cette époque, était ministre provincial, lui demandant la permission de dépenser \$100 pour déblayer le chemin, ce qui fut accordé sur le champ.

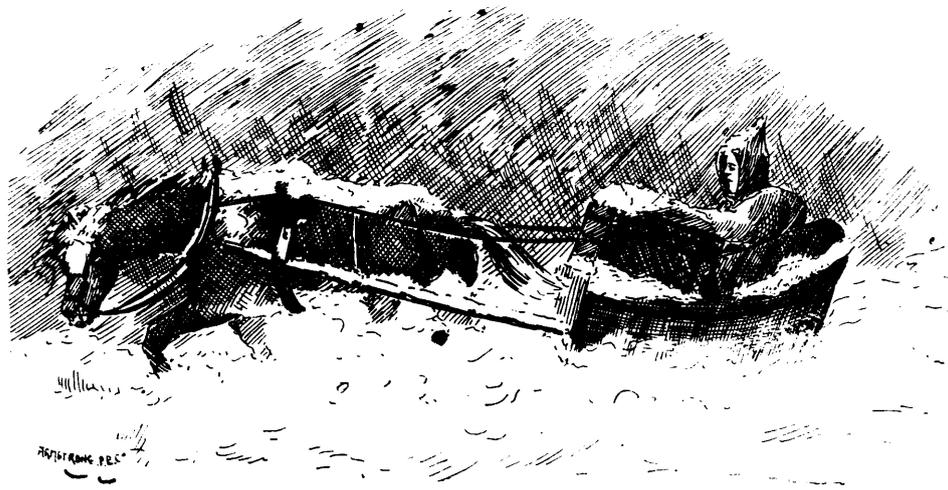
Aussitôt, vingt hommes, avec leurs attelages et, munis de pelles et de perches pour sonder le chemin, se mirent à déblayer cette route de soixante-six milles de long ! On trouva, dans des camps, des personnes privées de tout ; dans celui de la Malbaie, des voyageurs attendus furent obligés de manger du pain fait avec la pâte qu'on donne aux porcs.

On s'imagine difficilement la joie de ces pauvres gens en voyant arriver ces secours. Je me rappelle d'une dame Cimon, de la Baie Saint-Paul, qui était très corpulente et incapable de marcher sur des raquettes, et que nous dûmes conduire sur une traîne sauvage ! Il y avait tant de neige, dans ce remarquable hiver, que nous touchions avec la main aux fils télégraphiques.

A cette époque, le commis-voyageur avait à surmonter des obstacles



Navigation d'hiver : La goëlette Annie McGee



En voyage

bien plus grands que ceux qu'il rencontre maintenant. Les marchands de campagne n'avaient guère l'habitude d'acheter d'eux leurs marchandises. Si au moins les échantillons avaient été convenablement préparés ! Mais non, tout était primitif : des morceaux d'étoffes tout simplement coupés et épinglés sur du papier et numérotés ; puis, avec les quantités toujours insuffisantes qui restaient sur la marchandise vendue par le commis-voyageur, on ne parvenait plus à satisfaire les clients de la campagne ; aussi, que de reproches attendaient ce dernier au voyage suivant ! De plus, il y avait pour les voyageurs de Québec la terrible concurrence de ceux de Montréal, possédant un meilleur assortiment, un plus beau choix de marchandises et des échantillons supérieurement préparés.

Le chemin a donc été préparé par les anciens commis-voyageurs, qui ont, par leur énergie, formé la clientèle actuelle que les jeunes voyageurs conserveront à leur tour, nous en sommes sûr, par leur bonne conduite et leur persévérance.

C.-N. ROBITAILLE.

* *



C.-N. ROBITAILLE, officier de douane

Nous croyons faire plaisir à nos lecteurs en publiant le portrait de M. C.-N. Robitaille, l'ancien commis-voyageur, dont nous venons de lire les vieux souvenirs. Ce monsieur est maintenant officier de douane, et nous donnons ci contre une vue de la goëlette sur laquelle il a accompli plusieurs exploits remarquables contre les contrebandiers du Saint-Laurent.

M. Robitaille a eu, dans l'un de ses voyages, en 1881, l'honneur d'assister à l'inauguration, sur le Cap Trinité, d'une statue colossale de la sainte Vierge, érigée à une hauteur de 800 pieds au-dessus du niveau de l'eau. En arrière, à une hauteur de 1,400 pieds, se trouve aussi une croix énorme. Ces deux monuments ont été bénis en 1881 par Mgr Racine, évêque de Chicoutimi.

Nous croyons faire plaisir à nos lecteurs en leur annonçant que M. C.-N. Robitaille a organisé, pour cet été, une excursion au Cap Trinité, au lac Saint-Jean et à Chicoutimi, dans ces contrées qu'il a tant de fois parcourues lui-même si peu confortablement. Des arrangements ont été pris à cet effet avec les compagnies du Pacifique, du Richelieu et Ontario et du Lac Saint-Jean.

Les billets seront bons pour trente jours, du 15 juillet au 15 août, et le voyage pourra se faire en trois jours ; il y a à parcourir une distance de 836 milles.

NOTES ET IMPRESSIONS

La femme la plus timide a du courage quand elle tremble pour ce qu'elle aime.—G.-M. VALTOUR.

Il y a des hommes qui n'aiment travailler qu'à leurs heures, mais leur montre est toujours arrêtée.—JULES MARY.

L'amour et la sympathie, de même que la foi, naissent spontanément et indépendamment de la volonté. On ne peut pas plus les commander que les combattre ; cependant, l'absence de l'un ou de l'autre de ces sentiments chez une personne qui en est elle-même l'objet à produit chez celle qui l'éprouve la haine ou le mépris, suivant le cas, transformant ainsi les plus beaux élans du cœur en leurs passions ou leurs sentiments contraires, et cela parce que deux personnes, du reste irréprochables, n'ont pas pu se comprendre. C'est déplorable pour le bonheur de l'humanité.—JOSEPH GENEST